

I

LE POINT MORT

SI ON M'AVAIT DEMANDÉ d'écrire au sujet de la cinquantaine quand j'avais environ cinquante-cinq ans, j'aurais répondu que c'était trop déprimant pour en parler. Bien trop déprimant si l'on croit, comme j'en étais alors persuadée, que sa vie est un échec. J'avais l'air d'avoir réussi, je le savais – j'étais chroniqueuse pour un journal irlandais, et les chroniqueurs ne sont pas des moins que rien. Mais quand je me tournais vers le côté privé de ma vie, je n'éprouvais que des regrets et je ne voyais que ce qui manquait. Je n'avais pas d'enfant, ni d'autre création. Je n'avais pas de compagnon. Je n'avais pas d'amant, même à titre provisoire et je n'en avais pas envie. Je voyais parfois mes sœurs et frères qui vivaient près de chez moi, mais je ne les considérais pas comme une ressource pour la vie de tous les jours. Notre père avait été un gros poisson dans un petit bocal puisqu'il fut le premier journaliste de Dublin à rédiger une chronique quotidienne des réceptions, fêtes et événements officiels qui avaient

lieu chaque soir en ville. Sa silhouette fringante, charmeuse, la plupart du temps en tenue de soirée, était partout la bienvenue. Il n'en alla pas de même pour ma pauvre mère. C'était une femme timide, seule, la gérante inefficace de tout ce qu'il nous arrivait de vivre, un rat de bibliothèque qui, quand elle alliait la boisson à la lecture, parvenait à s'échapper de cette réalité où elle avait neuf enfants et un mari, qu'elle aimait mais en qui elle ne pouvait pas avoir confiance. Au cours des ans, nous avons vu notre père devenir de plus en plus sollicité et notre mère une alcoolique incurable. Nos inquiétudes à son sujet sont devenues un lien entre nous quand mon père l'a laissée veuve mais, quand elle est morte à son tour, la famille a semblé ne plus avoir aucune fonction. De toute façon, je pressentais qu'à l'âge de cinquante-cinq ans je n'aurais pas dû dépendre de la famille dont je venais ; j'aurais dû me créer un entourage à moi. Dans les faits, je ne fréquentais même pas mes collègues de travail puisque j'écrivais mes chroniques à la maison. En vérité, je ne faisais aucun effort pour avoir de la compagnie. Tous les soirs, je buvais tranquillement un peu trop de vin, et d'autres gens auraient interféré avec ça. Je n'avais plus que dix ans à tirer avant ma retraite. Mais pourquoi me serais-je retirée ? Je n'avais rien économisé, et comme je venais à peine d'être embauchée je n'aurais pas grand-chose comme pension. Je n'avais pas de plan, en tout cas. Mon boulot au *Irish Times* était ce que j'avais de mieux.

Créer un personnage ennuyeux crédible sans ennuyer le lecteur est un fameux défi pour les écrivains – on dit que

Shakespeare a réussi avec le personnage de la nourrice dans *Roméo et Juliette*. J'étais tellement morne à cette époque-là que même une description de ma sinistrose aurait été par trop vivante. Je ne sais si quelqu'un d'autre que moi m'a observée d'assez près pour savoir ce que je ressentais, mais j'étais tellement déprimée que je pensais ne jamais pouvoir m'en sortir. Quand on est jeune, la fin des relations est un sentiment tourbillonnant, et les implications pratiques ne nous intéressent pas. C'est différent quand on est un fantôme plus proche de soixante ans que de cinquante et qu'on a considéré comme acquis que ce qu'on partage avec quelqu'un sera le décor de notre vie jusqu'à la fin. La maison, avec ses traces de poussière et les cintres ballants là où elle avait accroché ses vêtements, me rappelait constamment la rupture avec une femme tellement connue en Irlande en tant qu'activiste et écrivain que son nom appartient au pays : Nell. Notre foyer avait servi de bureau pour nos activités professionnelles, aussi a-t-il fallu régler tout cela – les téléphones et les entreprises de télévision par câble, les dépenses partagées et la réexpédition du courrier. Il y avait les plats, les plantes et les couettes. Les choses réapparaissaient. La soupière en porcelaine que nous avons achetée un jour dans l'Est de la Hongrie quand nous avons vu la Russie au loin – une sombre plantation forestière de l'autre côté d'un fleuve – et que nous avons chanté à pleins poumons la chanson de Lara pour tous ceux qui auraient pu se trouver dans le coin. Ce genre de choses, qui racontaient notre histoire, perdaient maintenant

de leur valeur. Et qu'en était-il des amis, des vacances, des deux familles, de tout ce que nous avons appris l'une sur l'autre et que nous avons laissé savoir ? La maison devenait plus silencieuse chaque jour à mesure que la vie se tarissait depuis son départ.

Mais j'ai lu un jour que certaines espèces de pins avaient besoin d'un froid extrême pour germer – en fait, au cœur de l'hiver, le froid insuffle une nouvelle vie en dispersant leurs graines. Désormais, au moins, les disputes étaient terminées. Il existait encore des liens forts entre nous, et, de ma part, de la gratitude, mais, et je l'avais observé chez d'autres couples aussi, chaque phrase devenait un motif d'explosion, chaque constat était sujet à litige, chacun campait sur ses positions jusqu'à ce que l'un prouve que l'autre avait tort. Victoires brutes, victoires colériques. Nous avons suivi une sorte de thérapie de couple avec une psychologue de nos amies. Au bout de neuf séances, elle nous avait dit : « Pourriez-vous continuer à vivre sous le même toit mais vous imposer la règle absolue de ne pas vous parler et de ne rien avoir à faire d'aucune manière avec l'autre ? » Je lisais mon livre à partir de dix-huit heures chaque soir dans ma chambre, ma bouteille de vin à portée de main. Nell travaillait dans sa propre chambre. On partageait le repas, cuisiné par moi, sans desserrer les lèvres. Elle ne disait pas merci parce qu'elle se sentait silencieusement contrainte de le faire. Je devenais rouge de rage silencieuse parce qu'elle n'avait pas dit merci. Et, un jour, l'inconcevable est devenu possible. Je n'avais jamais, même au plus profond de mon âme, imaginé que nous

séparerions, mais c'était soudain la seule chose que nous pouvions faire. Elle m'avait poussée trop loin – j'avais l'habitude de prendre mes distances au son de sa voix – jusque dans l'entrée, jusqu'à la porte même. Je me suis appuyée tout contre, je me suis retournée, et j'ai prononcé les phrases qui commencent par « Va-t'en ! ».

Et voilà, au bout de presque quinze ans.

Je ne connais pas d'autre événement qui cause autant de douleur et de destruction, et qui est aussi peu compréhensible, que la fin de l'amour. On dit que c'est une idée de femme, comme si les hommes ne souffraient pas tout autant – financièrement, souvent plus – quand une relation amoureuse se brise. À quelle authenticité les gens font-ils honneur quand ils refusent de vivre sous le même toit – et même sous des toits aussi grands que, disons, ceux des châteaux que Charles et Diana avaient à leur disposition – alors que le bien-être des enfants en dépend, alors que les affaires en dépendent, alors que tout est comme avant, hormis le fait que le flot d'affection s'est retiré ? Et pourquoi, quand il s'est retiré, rien ne peut-il le faire revenir ? Pour une raison qu'on ne peut pas formuler, tout l'univers d'une vie partagée est déchiré en petits morceaux et les morceaux éparpillés comme si la vérité en dépendait. Peut-être était-ce une illusion dès le départ, cet amour, mais si c'était le cas, pourquoi son absence est-elle si dévastatrice ? Qu'est-ce qui, en tout cas, en chacun de nous, est tellement blessé par une perte que personne ne souhaitait et que personne ne peut contrôler ?